

Jardin sur gravier.
Des allées permettent
de circuler au milieu
des plantations.
OLIVIER FILIPPI/ACTES SUD

ENQUÊTE

Oui, un autre gazon est possible!



Par Pascale Krémer

Elle vient d'un coup, sans prévenir, à l'écoute du « tchic-tchic » matinal de l'arrosage automatique ou tandis qu'on noie la pelouse, tuyau en main. Cette vague sensation de malaise teintée de culpabilité face au gazon semé, roulé, nourri d'engrais organique, tondu, scarifié, semé encore, inlassablement arrosé, mais pas bien beau finalement. Pas envie de se l'avouer mais on le pressent : une époque est révolue que symbolisait l'impeccable tapis vert.

Sur gazon se déroulait la vie pavillonnaire, entre les haies taillées au carré et les rosiers en plate-bande. La tonte bruyante du samedi, le barbecue du dimanche, le foot mêlant les enfants, les regards des voisins jaugeant à la hauteur du brin d'herbe les qualités morales du jardinier, au pissenlit près. Les « trente glorieuses » fleuraient l'herbe tondue, sur le modèle propre des lotissements de banlieue américaine. La moquette de graminées prolongeait celle du salon. Maniant tondeuse et chimie, le père de famille offrait le confort rassurant d'une nature domestiquée.

On a changé de millénaire, mais la culture du gazon a de beaux restes. Chez nous, les 12 millions de jardins avec pelouse ont fait éclore un marché (semences, outillage, produits...) de près de un milliard d'euros, « dont 82 millions pour les semences de gazon destinées aux particuliers, qui sont en plein boom », évalue Jean-Marc Lecourt, président de l'association Société française des gazons. On friserait même la « pénurie européenne », à croire la Semae, interprofession des semences et plants. Chez Gamm vert et Jardiland, jardinerie du groupe InVivo, le printemps 2021, côté graines de gazon, a été plus florissant encore que celui de 2019 (dernière comparaison possible), appuie Carole Fischel, qui y dirige le secteur végétal : « Les investissements pour le jardin ont augmenté. Or, le gazon reste un élément important de sa constitution. » Le premier réflexe de l'acquéreur de maison, qui ne sait trop que planter sur son lopin de terre tant espéré.

Du vert en boîte en carton. Les paysagistes en sèment à tout-va chaque printemps, bien que l'automne soit plus approprié. « Il y a encore du boulot pour faire accepter autre chose qu'un gazon uniforme, surtout aux plus de 40 ans, dit en soupirant Olivier Planchenault, qui

Fini l'impeccable jardin à l'anglaise, triomphe de l'Homo domesticus sur l'indocile nature : le temps est venu de réensauvager nos trop sages pelouses

exerce à Champigné (Maine-et-Loire). Au départ, les clients disent tous qu'ils n'attendent pas un green de golf. Mais dès qu'apparaissent des adventices au printemps, ils reviennent vers moi : "Il y a quand même des mauvaises herbes... Comment allez-vous procéder ?" Le trèfle, le pissenlit, la pâquerette, ça fait herbe à vache, eux ont payé pour du gazon, celui qu'on fait tondre le vendredi avant l'arrivée des invités. Pour son côté tape-à-l'œil. Ils se mettent à quatre pattes pour cher-

cher le trèfle, ils sont obnubilés par la notion du "propre".»

Inlassablement, le paysagiste installé au nord d'Angers tente la pédagogie. « Quand on me dit que le jardin est très grand, je saute sur l'occasion, je propose de laisser un espace de biodiversité où la nature se développe librement. Mais j'ai du mal à convaincre... » Pas mieux pour son confrère Nicolas Deschamps, à Bourg-la-Reine (Hauts-de-Seine) : « Quand les gens ont des enfants,

ils veulent un gazon. Dans notre société aseptisée, le gamin doit rester propre, alors ils attendent un sol souple comme à la crèche, ils ont peur des couvre-sol qui fleurissent, à cause des abeilles. C'est un peu attristant, seuls 20 % de ma clientèle bougent. »

Les autres lui demandent souvent de dérouler, comme une moquette, du gazon prêt à poser, pour la magie du verdissement instantané et la garantie (temporaire) 100 % sans « mauvaises herbes ».

Cultivées dans de vastes exploitations agricoles, ces plaques d'herbe ne sont « pas très écologiques », reconnaît Jean-Michel Pougnet, de Botanic, réseau de jardinerie naturelle, qui refuse d'en vendre. « Leur culture sur sols sableux demande beaucoup d'intrants. Pesticides, fongicides, désherbants, engrais longue durée qui ne sont pas organiques... »

L'arsenal est complet, mais le combat voué à l'échec. L'herbe fine à l'anglaise, composée de quelques variétés de graminée (ray-grass, pâturin des prés et fétuque), ponctionne quantité de ressources pour un résultat dépourvu d'intérêt côté faune et flore. Obsolète, mon carré vert fluo ? A l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae), Jean-Paul Sampoux redoute : « Si nous évoluons vers un climat méditerranéen, il deviendra difficile de conserver à tout prix un gazon. Ce n'est déjà pas réaliste dans les 30 kilomètres à partir du littoral méditerranéen. Avec le réchauffement, cela va remonter jusqu'à Toulouse, une partie de l'Aquitaine, dans la vallée du Rhône... »

La fin du « jardin anglo-normand qui s'est imposé dans l'inconscient collectif comme une image de bonheur », anticipe Olivier Filippi, pépiniériste à Mèze (Hérault) avec sa femme, Clara – ils sont auteurs de *Pour un jardin sans arrosage* (2007) et *Alternatives au gazon* (2011) chez Actes Sud. « Au-delà de la banalisation mondiale des jardins, le gazon rendu possible par l'utilisation massive d'eau, d'engrais et de pesticides est un modèle à bout de souffle. C'est un non-sens écologique », affirme M. Filippi, qui développe une collection botanique pour des paysagistes confrontés à la sécheresse jusqu'en République tchèque, en Angleterre ou en Suède. Au fil de ses voyages d'études, le couple a découvert « des paysages remarquables sans entretien, des modèles d'anti-gazon qui ont de l'avenir quand, à Montpellier ou à Marseille, une pelouse nécessite près de mille litres d'eau par mètre carré et par an ».

Partout en France, des sécheresses plus longues, plus fréquentes, obligent les préfets à proscrire la dispersion sur les pelouses d'une eau devenue précieuse. « Or, un gazon sans arrosage n'est possible nulle part en France, insiste M. Filippi. Parce qu'il lui faut de la pluie chaque semaine durant la saison de croissance, entre mai et octobre. » C'est déjà la fin des haricots, pour lui, dans l'Etat américain de Californie, soumis à sécheresse



Tapis vert

Une parcelle d'herbe sans culture, donc non nourricière: au Moyen Âge, seuls les moines, seigneurs et rois peuvent s'offrir ce luxe. Les premiers gazons poussent aux abords des châteaux et demeures seigneuriales. Devenus signes de distinction sociale, ils dessinent les complexes jardins à la française, à la fin du XVII^e siècle. Pour Louis XIV, c'est d'un vaste rectangle de gazon (alors appelé « tapis vert ») que Le Nôtre souligne la perspective du Grand Canal, dans le parc de Versailles.

L'élite anglaise du XVIII^e siècle se pique de recréer au jardin de romantiques paysages pastoraux, ensuite copiés par les aristocrates américains. La révolution industrielle amène les tondeuses manuelles, puis à moteur (1919), qui connaissent un énorme succès à partir des années 1960, ainsi que les engrais et désherbants chimiques. Parti d'Europe, le gazon y revient, accentuant l'ascension sociale des classes moyennes suburbaines sous influence américaine. Mais au Canada naît une rébellion antigazon, qui s'étend dans toute l'Amérique du Nord des années 1970: halte à la pression sociale, vive le *freedom lawn*, le gazon en liberté, échevelé et sans intrants chimiques!

chronique: les particuliers empochent des dollars pour chaque pied carré de gazon arraché. En 2027, toute pelouse purement ornementale sera même interdite à Las Vegas.

Pas si vert mon gazon. Qui rafraîchit l'air, pourtant, retient les poussières, filtre les pluies, limite le ruissellement, séquestre le carbone atmosphérique « aussi bien qu'une forêt, grâce à sa surface de feuilles très importante », plaide M. Sampoux, de l'Inrae. Sauf, précise l'ingénieur de recherche, si le produit de la tonte est ensuite brûlé... Retour, alors, à la case atmosphérique de départ pour le carbone, dont les tondeuses à essence sont aussi émettrices. Côté biodiversité, le bilan n'est pas folichon. Un gazon composé uniquement de graminées si souvent coupées qu'elles ne fleurissent jamais n'offre ni refuge ni nourriture aux insectes pollinisateurs et oiseaux.

Telle une lame de tondeuse, la loi Labbé de 2017 a fait office de coupeur final, bannissant des jardins et espaces verts les produits phytosanitaires de synthèse (désherbants sélectifs, engrais chimiques) dont étaient abreuvées ces étendues herbeuses. « Mais on en trouve encore dans certaines jardinerie de province, et surtout sur Internet », confie Paul, 45 ans, cadre des Yvelines, « accro » au green pavillonnaire foulé pieds nus. Son ton coupable signe le changement d'époque. Comme le thème des journées techniques 2021 de la Société française des gazons: « Des gazons au service de l'écologie ». Ou la montée du mouvement No Mow May (« Pas de tonte en

« Il y a encore du boulot pour faire accepter autre chose qu'un gazon uniforme, surtout aux plus de 40 ans »

Olivier Planchenault, paysagiste à Champigné (Maine-et-Loire)

mai »), venu d'outre-Manche, qui incite à se passer de tonte au printemps pour aider les pollinisateurs.

A Lyon, en mai 2020, des habitants ont pétitionné pour que le parc de la Tête-d'Or, réensauvagé après deux mois de confinement, demeure partiellement en l'état. Et obtenu gain de cause. Dans les villes, la loi Labbé s'ajoutant aux restrictions d'eau et de budget, voilà une bonne décennie qu'une « gestion différenciée » des espaces verts, selon leur visibilité et fréquentation, pousse à végétaliser sans engazonner. Un petit panneau sur la biodiversité, un coup de tondeuse traçant un chemin au milieu des herbes hautes, et hop! les plantes spontanées ont droit de cité, sans impression d'abandon. « Les Français ont fini par comprendre, cela ne les choque pas. Et, dans leurs jardins, ils ont toujours imité ce qui se fait en ville après un délai », remarque Pascal Goubier, président d'Hortis, l'associa-

tion des responsables d'espaces nature en ville.

La dernière enquête IFOP-Union nationale des entreprises du paysage (2019) l'atteste: les trois quarts des Français estiment qu'avoir un jardin permet d'œuvrer à la protection de la planète. Rien d'étonnant. Les deux tiers y ont observé des signes de changement climatique... Chez Botanic, « on voit l'évolution des demandes de conseil en magasin, d'autant qu'avec le confinement il y a eu un renouvellement de générations chez les jardiniers amateurs. Les clients ne cherchent plus le gazon parfait type anglais, de plus en plus compliqué et cher à tenir », mais un couvert végétal ». Les meilleures ventes chez Gamm vert et Jardiland? « Toujours le gazon classique, mais les gens engazonnent moins leur espace qu'auparavant et achètent de plus en plus de semences de prairie fleurie et potagère, d'arbres fruitiers et de produits pour les poulaillers... » Prise de conscience écologique et refus des contraintes s'entremêlent. Les robots de tonte et les gazons synthétiques se taillent aussi un beau succès.

Sentant passer le vent (chaud) du boulet climatique, les semenciers se mobilisent pour des plantes à gazon plus écolo. Plus rustiques, résistant mieux à la chaleur, à la sécheresse, aux maladies, de pousse plus lente, moins exigeantes en fertilisants, plus nourrissantes pour les pollinisateurs... En magasin sont apparus des paquets de « pelouse mixte éco-alternative », ou « éco-durable », semences incluant des légumineuses comme le trèfle (nain), désormais réhabilité. Vert toute l'année, piétinable, pas du genre assoiffé, évinçant les adventices, le nouveau porte-bonheur des semenciers est un bienfaiteur du sol, qu'il améliore en lui apportant l'azote fixé dans l'air.

Sans faire de foin, les substituts du gazon se fraient un chemin. La conception même du jardin est chamboulée. Dès les années 1990, le paysagiste, botaniste et écrivain Gilles Clément avait proclamé sa détestation des gazons, son amour des herbes folles et des taupes, du « jardin en mouvement », tout sauf lisse et figé, où le jardinier observe et guide l'évolution naturelle de la végétation, travaillant avec elle, pas contre elle. Exit la domination de l'homme sur la nature qu'enracinait le gazon.

De ce nouvel imaginaire du vert se sont inspirées les nouvelles générations de jardiniers paysagistes. Comme James et Helen Basson, ces Anglais qui nous apprennent à détester le gazon, « taches vert vif, sans âme, qu'on voit sur Google Earth, comme les piscines turquoises ». Installé sur la Côte d'Azur, près de Grasse, depuis vingt-cinq ans, le couple de paysagistes, demandé et récompensé partout dans le monde, défend un jardinage durable, sans arrosage ni gazon – au point de refuser les indélicats qui en réclament encore.

« Nous pouvons créer un résultat qui s'autoentretient sur le long terme, affirme M^{me} Basson. Nous avons ici telle-

ment de belles fleurs, tellement d'espèces qui poussent naturellement en massif. Sur des paillages en gravier, nous installons des thym, des trèfles, des graminées appelées "Zoysia". Nous laissons pousser des prairies fleuries, que nous enrichissons d'arbustes pour les structurer et de quelques plantes colorées. Coupées au bon moment, elles se ressèment. » Sans le moindre green anglais, mais spectaculaires de beauté: ce sont ces jardins foisonnants, ébouriffés, réenfrichés, qui illustrent les magazines, désormais.

« Nos clients commencent à avoir ces images-là en tête », confirme, à Angers, Eddie Pineau, cogérant de Sicle, entreprise de paysagistes à vélo-cargo. Un

jardin fait de parcelles variées, dont des corridors écologiques où l'on ne marche pas pieds nus. « On ne parle plus de se débarrasser des petites adventices. On diminue la surface de gazon tondu au minimum vital pour s'allonger et jouer, on laisse pousser le couvert enherbé grâce au stock de graines en place, à l'exception des chardons. Ces prairies spontanées, esthétiques et mellifères, on les fauche deux fois l'an, en laissant des petites circulations. Et sur les zones plus piétinées, on installe des couvre-sols. » Trèfles roses, thym tapisant, origan, menthe corse, buchloé faux-dactyle, véronique, dichondra, frankénie lisse, lotier corniculé... Hors du gazon, point de désert.

La poussée du gazon synthétique

Certains jardiniers paysagistes refusent, d'autres cèdent à la demande croissante: ces trois dernières années, le gazon synthétique cartonne. En France, il s'écoule 10 millions de mètres carrés par an de ces pelouses en plastique utilisées pour les stades américains des années 1960, avant de séduire l'Europe trente ans plus tard, puis d'investir le marché résidentiel. Ces tapis de polymères ont gagné en réalisme, avec des brins d'herbe plus fins et plus souples. Leur prix a baissé, passant de 35 euros en moyenne le mètre carré il y a huit ans à une vingtaine d'euros aujourd'hui. Les inquiétudes sanitaires des années 2000 ont été oubliées avec l'abandon du lestage par granulats issus de pneus recyclés. L'herbe dérivée du pétrole apparaît désormais à certains comme la solution permettant d'utiliser toute l'année la « pièce en plus » qu'est devenu le jardin, y compris dans ses zones les plus ombragées.

Pas jauni au retour de vacances, ni tondu, ni arrosé, ni nourri d'engrais... Sur Internet, certains fabricants manient sans vergo-

gne l'argument écologique. Rudy Cassenac, le patron d'Exelgreen, leader français avec Leroy Merlin, évite la confusion: « On peut remplacer le gazon naturel mais seulement sur des petites surfaces impossibles à végétaliser, et sur les balcons et terrasses. Je ne couvrirais pas 500 mètres carrés de produits plastiques... » Laisant pénétrer l'eau de pluie mais chaud en été, et nécessitant un nettoyage régulier, le gazon de polymères sur enduction latex est une matière composite pour l'instant non recyclable. Leroy Merlin comme Exelgreen assurent y travailler pour 2022.

HERBE FOLLE

Outre-Manche, on plante la tonte

LONDRES — correspondance

Dans un cimetière de Londres, à l'abri des regards, se trouve un recoin secret. Ce printemps, des orchidées sauvages y ont poussé. « Mais je ne révélerai jamais l'emplacement », assure Sebastian Dunnett, en charge de l'écologie à Hammersmith et Fulham, un borough de l'ouest de la capitale britannique. Les précieuses fleurs ont été la surprise venant couronner la stratégie suivie par M. Dunnett. En mai, sous son impulsion, la mairie n'a tondu aucun de ses parcs et espaces publics, qui représentent quand même 17 % de la surface de la municipalité. Progressivement, les herbes ont grandi, les fleurs sauvages aussi, et la biodiversité enfouie dans les terres a enfin eu l'occasion de s'exprimer.

En refusant de sortir les tondeuses, la mairie d'Hammersmith et Fulham a rejoint cette année « No Mow May » (« Pas de tonte en mai »), une grande initiative lancée par l'association Plantlife il y a trois ans. Plus d'une trentaine de municipalités, environ 10 % du total du pays, y ont participé cette année. Plusieurs milliers de Britanniques ont fait de même dans leur propre jardin.

Mais il a fallu prendre des précautions. La mairie a planté des panneaux indiquant que la

pousse de l'herbe était volontaire, visant à renforcer la biodiversité et les insectes pollinisateurs. Pas question de donner l'impression que les lieux étaient laissés à l'abandon. La police n'était pas favorable à l'idée non plus: il est plus facile de cacher des choses dans les herbes hautes, et elle craignait des comportements antisociaux. « Si ça ne tenait qu'à moi, en tant qu'environnementaliste, je laisserais l'herbe pousser partout, mais il est évident que les espaces verts ont différents usages », explique M. Dunnett. Désormais, on laisse pousser l'herbe dans les endroits moins utilisés des parcs, mais on coupe là où les gens veulent faire des pique-niques ou jouer au foot. » Au-delà de mai, l'idée n'est de toute façon pas d'interdire la tonte, mais simplement d'en réduire la fréquence.

Car on ne rigole pas avec son carré d'herbe au Royaume-Uni, qui aime à se décrire comme une « terre verte et plaisante », poussant même le vice jusqu'à jouer au tennis dessus. Dans les banlieues anglaises se déroule une intense et muette concurrence à celui qui aura le plus beau jardin. On jette des regards discrets par-dessus les palissades en bois pour voir si l'herbe est effectivement plus verte de l'autre côté.

Les codes y sont subtils, note Kate Fox dans son livre d'anthropologie *Watching the English*

(éd. Hodder & Stoughton, 2005, non traduit): « Les jardins des hautes classes sociales ont tendance à paraître plus improvisés, plus naturels [...]. Cela peut demander beaucoup d'efforts et de temps pour y arriver [...], mais cela ne doit pas se voir. » Une herbe folle n'est donc tolérée que si elle est clairement volontaire. Will Walpole, qui s'occupe des parcs de Southwark, une autre mairie qui a participé à « No Mow May », l'a appris à ses dépens. « Les gens envoient des courriels pour demander pourquoi on ne coupe pas l'herbe », confie-t-il. Mais une fois l'explication comprise, les plaintes se font rares, souligne-t-il.

Les Britanniques seraient-ils donc prêts à renoncer à leur gazon parfait? Peut-être pas encore, à en croire l'expérience d'Hammersmith et Fulham, qui avait encouragé les habitants à participer à « No Mow May » et à envoyer des photos de leur pelouse non tondu. Seule une poignée de personnes l'a fait. M. Dunnett le regrette, soulignant que 17 % de la superficie de la municipalité vient des jardins individuels, exactement autant que les parcs publics. « L'impact que les gens peuvent avoir, tous ensemble, est le même que celui de la mairie », souligne-t-il. La fin du gazon anglais n'est pas encore pour tout de suite.

Eric Albert